

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Suzanne Paradis — Poète, romancier et critique
Vingt années d'écriture

Paul-André Bourque

Numéro 16, hiver 1979, hiver 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40550ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bourque, P.-A. (1979). Suzanne Paradis — Poète, romancier et critique : vingt années d'écriture. *Lettres québécoises*, (16), 59–65.



Entrevue

Suzanne Paradis

Poète, romancier et critique :
vingt années d'écriture

Photos Athé

par Paul-André Bourque

Douze recueils de poèmes, neuf romans, deux ouvrages de critique . . . Une oeuvre, dense, intense, d'une grande qualité, où le sens de la continuité prédomine . . . continuité dans le refus, dans la révolte contre la mort, l'absurde condition humaine. Une oeuvre où foisonnent plantes, couleurs, effluves, chuchotements et cris, désarrois et interrogations, désirs et passions souterraines. Une oeuvre qui a continué de faire son chemin au plus profond des plus noires questions projetant dans ce labyrinthe les fragments de lumière furent Pour les enfants des morts, les Hauts cris, Les Carmorans, Emmanuelle en noir, Il y eut un matin, Quand la terre était toujours jeune, L'Été sera chaud et Noir sur Sang. Après le beau roman Un Portrait de Jeanne Joron, Suzanne Paradis nous présente une autre de ses « femmes-fictives/femmes réelles », Miss Charlie . . . Invitation à faire avec elle un fascinant périple, celui de sa carrière d'écrivain, de sa vie de femme et de créateur, elle a bien voulu s'entretenir avec nous . . .

Q. Suzanne Paradis, vous venez de publier chez Leméac un nouveau roman *Miss Charlie*. Quel effet cela vous fait-il, après une longue fidélité à Garneau d'espérer connaître, grâce à une meilleure diffusion, un nouveau public ?

R. La présence des Éditions Garneau à Québec — c'est-à-dire à proximité de mon lieu de vie et de travail — a empêché que mon ambition d'être un écrivain à part entière devienne une ascèse stérile et impraticable. J'explique ça : j'ai reçu chez Garneau un accueil inconditionnel, ce qui m'a permis non seulement de bâtir une oeuvre mais de mener une vie respirable, à la mesure de mes besoins. J'ai peut-être sacrifié au projet de l'oeuvre qui me hantait un public plus large, une meilleure diffusion et des tas de petites satisfactions de vanité, mais je n'en suis pas certaine. Par contre, je suis tout à fait certaine de ne pas m'être trompée en poursuivant cette chose inaccessible, impensable, irréaliste qui s'appelle une Oeuvre. Je me suis approchée de ce but avec la collaboration de la Librairie Garneau. Avant que ma supposée fidélité à cette maison ne passe à l'« histoire », mettons cela au point : ce n'est pas la mienne qui est remarquable mais celle de mon éditeur. Les écrivains qui sont ballotés d'un éditeur à l'autre me comprendront !

Q. N'avez-vous pas l'impression que cette fidélité à un même éditeur vous a confinée à un public identifiable à la région de Québec ?

R. Je n'ai jamais été fidèle qu'à moi-même . . . Mais voilà peut-être une autre chose à mettre au point : mon lecteur n'appartient pas forcément à la région de Québec et je n'ai pas précisément la cote d'amour à Québec. J'ai énormément voyagé à travers la province, au gré de rencontres, conférences, récitals : mon lecteur est un peu partout. Je crois même que c'est ici, à Québec, que les choses ont mis le plus de temps à démarrer. Avant qu'on m'invite à l'Université Laval, par exemple, j'avais déjà été reçue par celles d'Ottawa, de Montréal, de Chicoutimi, de Rimouski . . . Je ne dis pas que je n'ai pas de lecteurs à Québec mais ils ne sont pas plus nombreux qu'ailleurs. Il doit y avoir des failles dans le système de non-diffusion : parfois les livres passent à travers !

Q. Qu'est-ce qu'un éditeur comme Leméac peut offrir comme « ouverture » à Suzanne Paradis ?

R. D'abord une continuité sur le plan de l'accueil : Leméac est venu au-devant des auteurs de Québec pour leur assurer la relève de l'édition. En ce qui me concerne, comme je suis un écrivain qui doit encore (hélas !) se battre contre la montre et contre le « quotidien » pour défendre son droit d'écriture, l'attitude de Leméac, son ouverture, son enthousiasme (mais oui, n'est-ce pas extraordinaire ?) ont aplani les difficultés de ce virage avant même qu'elles aient eu le temps de m'apparaître. Évidemment, les avantages pratiques de cette nouvelle association ne m'échappent pas : j'ai attendu terriblement longtemps l'accès de mes livres au marché montréalais, par exemple. Enfin, je touche du bois . . .

Q. On a tendance en certains milieux à voir en vous un écrivain isolé, plus ou moins cantonné, régionalement. Croyez-vous que votre entrée chez Leméac puisse briser cet isolement ?

R. J'ai toujours souhaité accéder à un marché plus important et je souhaite que Leméac ne rencontre pas les obstacles que Garneau devait affronter et qu'on réussisse l'opération diffusion. Mais si cela devait briser mon isolement, envahir le champ de création que j'ai si patiemment cultivé pendant vingt années, mon association avec Leméac serait un échec. Un changement d'éditeur, ce n'est pas la fin du monde. C'est un commencement rattaché à une expérience déjà amassée, à la connaissance que j'ai de mon propre fonctionnement comme créateur, de mon rythme, de l'équilibre atteint dans l'exercice de mon métier. Je veux demeurer un écrivain qui écrit parce que l'essentiel de mon oeuvre est à venir. Pour moi, être écrivain, cela se prouve chaque jour de ma vie et c'est un engagement auquel je ne renoncerais pas. Si c'est cela, être cantonné régionalement, je le suis et ferai tout pour le rester. Si ce « cantonnement » fait allusion au contenu de mes livres, je crois qu'il sera toujours temps, quand j'aurai du temps à perdre, de m'inquiéter de la figure que je fais ou ne fais pas dans la littérature québécoise. Je dois vivre d'abord et « survivre » n'a pas encore commencé à m'intéresser.

Q. Cet engagement, cette fidélité à l'écriture impliquée dans le quotidien ont-ils quelque chose à voir avec ce qu'on pourrait appeler la continuité dans votre oeuvre ?

R. Évidemment. La nécessité d'écrire « continuellement » est une conclusion, pas un *a priori*. Le plus sûr moyen d'appréhension de mon univers, c'est l'écriture. Une fois cet univers débarrassé de sa gangue, il faut en prendre la mesure, l'approfondir, en creuser les surfaces. Toutes ces opérations exigent une attention, une énergie qui doivent être constamment renouvelées. Il faut garder la forme, quoi ? Et c'est finalement cette espèce de vigilance qui permet de ne pas brûler les étapes pour aller plus vite. Chaque livre condense, si je peux m'exprimer ainsi, des moments privilégiés de cette démarche de base. Il y a, bien sûr, à distance, certains de mes livres que j'aimerais voir oubliés, et d'autres mieux connus . . .

Q. Lesquels ?

R. Je pense surtout aux romans. Tant qu'on dissociera mon moi-poète de mon moi-romancier, comme on le fait généralement (même quand on m'invite à rencontrer des étudiants !), on refuse l'unité fondamentale de l'oeuvre, on refuse de voir les liens que certains recueils de poèmes entretiennent avec certains de mes romans. Par exemple, je vais publier très bientôt aux Nouvelles éditions de l'Arc un recueil de poésie intitulé *Les Chevaux de verre* qu'il faut absolument rapprocher de *Un Portrait de Jeanne Joron*, ce recueil venant amplifier par la voie poétique le caractère « fantastique » de la fascination de Jeanne pour les chevaux. On

pourrait encore jumeler *Noir sur Sang* à *L'Été sera chaud*. Ces deux livres n'existent pas l'un sans l'autre.

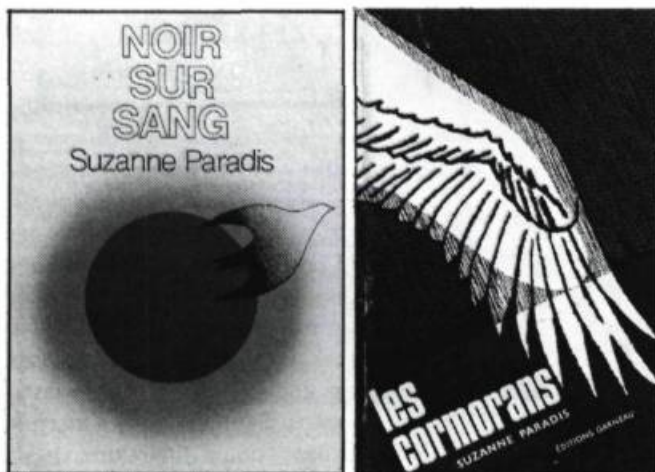
Q. Mais ne reproche-t-on pas parfois au romancier que vous êtes d'être trop poète ?

R. C'est inévitable puisqu'on me sépare en deux parts inégales. Un écrivain ne sort pas vivant d'une opération semblable. Je suis poète comme tous les poètes, par tempérament. Quand j'écris, je ne cesse pas d'être poète. J'ai eu des écarts de langage, des maladresses, des excès, cela fait partie du risque. Mais cela ne m'empêche pas de noter que le *trop* et le *pas assez* correspondent à une morale de l'écriture qu'on veut imposer à tous les créateurs sans tenir compte de leur mesure ou de leur démesure naturelle. Je ne suis pas à mon aise dans les moules, dans les modes, dans les règlements, tout cela m'étouffe et me fait enrager. Trop — pour moi — c'est souvent à peine suffisant. Ceci dit, je m'impose une discipline qui devrait me mener à un équilibre solide entre mes extrêmes, en passant par toute une gamme d'erreurs et de défis !

Q. Vous disiez plus tôt que vous souhaiteriez que certains de vos romans soient réévalués ?

R. Cela m'apparaît indispensable, non seulement pour mes romans, mais pour l'ensemble de la production romanesque. La littérature québécoise ne pourra pas vivre uniquement de la réserve d'une demi-douzaine d'écrivains qu'elle s'est constituée pour se donner des airs de vraie littérature. Le roman féminin surtout doit être reconsidéré puisque, pour des raisons historiques, il a été laissé pour compte dans son ensemble. Notre histoire littéraire est pleine de trous et de bosses, elle est devenue impraticable : l'éclairage y est en piteux état. Une lecture plus « ouverte » de mes romans ne les transformera pas en chefs-d'oeuvre — je ne prétends pas au génie ! — mais décèlerait certainement des lignes de force, des intentions, des émergences, des préoccupations que tente d'exprimer la minorité pensante soi-disant marginale à laquelle j'appartiens . . .

Q. Vous parlez de lignes de force, de directions, de préoccupations qui sous-tendent votre oeuvre . . . Quelle serait la principale ?



R. La ligne de direction qui relie mes romans les uns aux autres est la même qui conduit le personnage là où son destin l'attend : la révolte, une révolte qui porte en elle son impuissance et sa justification. Toutes les femmes de mes récits sont marquées par la fatalité, signalent leur refus par des attitudes extrêmes : le suicide de Pamela (*Les Cormorans*), le désespoir de Lisbeth (*Quand la terre sera toujours jeune*), la folie d'Éléonore et son instinct meurtrier (*Emmanuelle en noir*), l'orgueil d'Aldonore (*L'Été sera chaud*), l'incohérence d'Amélie Fable (*Portrait de Jeanne Joron*) sont des expressions de révolte, de refus. Elles semblent évoluer complètement à l'écart du bonheur, même si elles disposent, réunis autour d'elles, des éléments dont il est constitué. Bien sûr, c'est de la tragédie, mais la révolte est en soi une situation tragique, parce qu'elle est sans issue. Toutes ces femmes vont tomber les unes après les autres, victimes et coupables peut-être, du moins aux yeux de leurs juges. J'ai souvent l'impression de les immoler sur un bûcher qui brûle pour rien. La révolte est inévitable mais elle doit mener à la paix, à la possession de soi. Autrement elle est destructrice. Tous mes romans véhiculent ce dilemme : la révolte ou la mort. Mais la mort remporte la victoire de toutes façons.

À partir de *Un Portrait de Jeanne Joron* je fais intervenir des pouvoirs « fantastiques » en faveur d'Amélie et de Jeanne (surtout). J'essaie de « déranger » ces lignes de force qui brûlent mes personnages à la source, de les libérer des frontières étouffantes. D'où l'introduction de ces forces occultes, fantastiques comme je l'ai dit, qui peuvent surprendre — mais qui sont une tentative désespérée pour amorcer une espèce de « salut » —.

Je crois que Miss Charlie a beaucoup profité du passage de Jeanne Joron.

Q. N'y a-t-il pas chez vous un désir de communiquer au lecteur davantage que de l'événementiel, de l'anecdotique, des « états d'âme », des « climats intérieurs » ?

R. C'est ce que j'essaie de dire. Je perçois le monde qui m'entoure en multiples dimensions et c'est peut-être la plus « ténébreuse » qui me fascine le plus. L'événement, l'anecdote, le visible, l'évidence ne sont que la pointe de l'iceberg. Si on n'y fait pas attention, le récit flotte en surface, il trône, il illusionne, il étourdit la vue et laisse supposer qu'il est la Réalité. À mon point de vue (de poète, peut-être ?), la Réalité est plus que ses apparences, au-delà de l'illusion et du mouvement superficiel. La dimension « réaliste » du récit n'est qu'un repère et représente la part du regard : décors, formes, couleurs, personnages, faits et gestes. Mais la véritable trame du récit s'articule dans les profondeurs de ce qui n'est pas immédiatement communicable, là où les perceptions les plus évidentes montrent justement l'« immontrable ». Ou essaient de le faire. Pour qu'un personnage vive devant moi, il lui faut un minimum de vie intérieure et quelqu'un — le romancier sert-il à autre chose ? — pour en faire la démonstration. Je crois que ma manière de percevoir et de connaître les gens est naturellement orientée vers le « dedans » plutôt que vers l'extérieur. Je crois aussi qu'il faut parvenir, dans l'espace d'un roman, à ajuster les deux paliers de l'iceberg, à marier le corps et l'âme d'un récit.

Q. Ce qui entraînerait l'acceptation de l'âme par le corps et vice-versa ?

R. Mon but est de parvenir à un accord de réciprocité entre ces deux forces, rivales seulement en apparences. D'atteindre à une harmonie comparable à celle que l'individu désire réaliser en soi.

Q. Est-ce que, tout à fait paradoxalement, cette quête dont vous parlez d'une harmonie entre apparences et Réalité, corps et esprit, ne s'exprime pas dans votre oeuvre par un ensemble de phénomènes décrivant un état de divorce et de rupture ?

R. Pour partir à la conquête d'une harmonie ou d'une paix, il faut avoir vécu l'état de dispersion et de guerre. La rupture, le divorce, la mort, dans mes romans comme dans la vie réelle, sont des constats, nécessaires au fondement d'une nouvelle démarche vers un nouvel équilibre, une nouvelle harmonie. L'avantage pour un romancier d'une situation de rupture, c'est que le personnage lui est livré sur mesure, c'est-à-dire affronté à la solitude. Qu'il le surprend nu et sans défense, engagé dans un corps-à-corps spirituel, donc spectaculaire. Pour faire « rendre » un personnage, j'ai besoin d'un climat dramatique, des ondes qu'il dégage, d'une atmosphère de combat. Je ne suis pas le peintre des « jours tranquilles ». La solitude est le plus violent maître à penser que je connaisse.

Q. La vérité que vous cherchez se trouverait-elle au fond du puits de la solitude ?



R. Il y a une phrase du Docteur Jivago qui me hante depuis plusieurs années : « pour trouver la vérité il faut être seul ». Mais la vérité existe-t-elle ? Qu'est-ce que la vérité ? Je suis fondamentalement quelqu'un qui doute : la seule vérité qui m'apparaisse viable est que nous sommes et que nous sommes seuls. Mais les bêtes et les plantes le sont aussi et vivent mieux que nous. Le mélange de corps et d'âme ne nous a pas réussi. Nous n'avons pas la simplicité du corps ni la lucidité de l'âme. Nous sommes un produit barbare, un hybride des deux.

Q. Ce caractère hybride et barbare de la nature humaine rend-il toute morale impossible, illusoire ?

R. La morale a préparé tout un choix de réponses et de garanties passe-partout. Il y a le bien et il y a le mal. Il y a la récompense et le châtiement. Il y a le noir et le blanc. Des grands murs noirs, des grands murs blancs. De quoi passer l'éternité à se cogner le front et à se frapper la poitrine. Donc pas de morale pour moi.

Q. Vos personnages circulent dans des mondes où ne règne aucune morale apparente. Pourtant, sur un autre plan, ils évoluent dans des milieux qui ne sont pas situés géographiquement, historiquement. Y aurait-il là une forme de censure de votre part ?

R. Du point de vue du roman à faire, ces détails me semblent superflus. Une ville est une ville. Un village est un village. La couleur locale n'ajoute rien à la perception que j'en ai. Mais si je situais clairement les milieux géographiques où vivent mes personnages, je serais acculée à une certaine censure, parce que je me croirais tenue d'exprimer scrupuleusement la Réalité admissible dans telle ville ou tel village, telle rue ou ruelle. L'anonymat géographique me laisse une marge de liberté plus grande ; ce ne sont pas les décors qui manquent au Québec. J'aime bien aussi utiliser mon pouvoir de déplacer les montagnes et les lacs où j'ai besoin qu'ils soient, ça fait partie du droit de créer. En général, je mets l'accent sur une portion de pays très

mesurée qui constitue l'apanage incontestable du groupe de personnages mis en lumière. *Les Cormorans* ont leur Île de Sable en plein océan, calquée sur la vraie d'ailleurs ; Jeanne Joron règne sur Les Écartis ; Aldonore appartient à Saint-Bède ; Mortimer arrache et transplante ses Olibrius au fil de ses errances. Quelles que soient les frontières matérielles de ces « domaines », ils ont une vocation spirituelle : ces îlots prennent des proportions pharamineuses parce qu'ils contiennent tout le possible, la totalité du personnage. Une espèce de Pays plus vrai que l'autre.

Q. Si cet « autre » pays ne devient pas pour vous matière à écriture, peut-il conditionner la gestation et l'écriture de l'oeuvre ?

R. Sans aucun doute. Pourtant on me demande toujours si je suis un écrivain québécois ! Comme si j'avais le choix !

Q. Cette espèce de Pays « plus vrai que l'autre », comment le décririez-vous ?

R. Je tente de le décrire dans chaque nouvel ouvrage, en me servant de tous les matériaux à ma portée. Ils se résument souvent à une maison, pleine de portes, de fenêtres et d'odeurs. À un jardin. Le grouillement humain m'effraie trop pour que j'y glisse des personnages auxquels je tiens. Je les entoure, je les isole aussi. Je les aime et comprends mieux quand ils sont séparés de la foule. C'est presque un rite : mes personnages ont une vie secrète, cachée. Leur âme tient à un fil et ils sont sans cesse à la course, derrière. Leur Pays est juste assez grand pour qu'ils ne puissent la perdre cette âme, juste suffisant pour qu'ils ne puissent la rattraper. Il renferme aussi toutes les misères, toutes les cruautés et toutes les douceurs. C'est aussi un pays qu'on brûle, qu'on reconstruit en trois lignes, qui se déchaine et qui s'apaise. C'est une mer. C'est un enfer.

Q. L'écriture serait alors un palliatif à ce mouvement désespéré, à la mort ? Une façon d'échapper au temps et à la destruction ?

Q. Je ne sens pas l'écriture capable de contredire, ni même de contrarier le mouvement de la mort, d'arrêter la destruction ou de guérir la folie. L'écriture observe, absorbe tout cela, mais ne corrige rien. Elle témoigne de l'homme et de sa misère, de la beauté et de l'horreur, mais elle n'annule pas la fatalité. En nous obligeant à regarder en face ce que nous sommes et parfois ce que nous voudrions être, elle nous instruit. Idéalement, elle devrait me rapprocher de la mort, comme une sagesse. La mort occupe une grande place dans ma poésie, elle me terrifie et me subjugué. Elle me scandalise parfois encore mais jamais je n'ai cru que je pourrais avoir le dernier mot. Elle a la nature de son côté et je veux aussi être en accord avec la nature. Cette peur de la mort est l'ennemi à abattre, une faute contre l'harmonie. L'homme moderne devra se réconcilier avec la mort puisque Superman ne peut pas tout faire. Mais c'est difficile pour lui d'admettre qu'il n'est pas le maître de l'univers : il a plus que jamais la folie des grandeurs.

Q. Sur quoi s'appuie le créateur, sur quelles évidences peut-il s'appuyer pour poursuivre son oeuvre, s'il est condamné à mort ?

R. La création implique recherche, vigilance, participation à la vie, attention à ses moindres manifestations. Le poète québécois a nommé ce qui l'entoure pour posséder et pour connaître. Ce sont là des actes importants. La mort peut être apprivoisée à travers les cheminements poétiques. C'est par la création que je donne une signification à ma présence éphémère. J'alimente le courant spirituel qui anime la fabuleuse communauté humaine. Je donne une couleur, une chaleur, une forme, une dimension à son désir. Évidemment il nous manquera toujours quelque chose : c'est pour cela qu'on fait appel aux magies de l'art et de la pensée.

Q. Votre dernier ouvrage *Miss Charlie* pose sans doute les mêmes questions... Comment le situez-vous par rapport à vos romans antérieurs ?



*Suzanne Paradis
en compagnie
de son mari
le poète
Louis-Paul Hamel*

R. Je commence à prendre plaisir à raconter des histoires et cela commence à être perceptible au niveau de la narration qui s'allège et s'aère. Miss Charlie s'imagine et se raconte, est imaginée et racontée à son tour . . . Des questions pressantes assaillent Charlie et, en cela, elle rejoint Emmanuelle, Aldonore et Amélie Fable : elle est de même souche, quoique moins portée vers le drame et les cris.

Q. Parmi les questions pressantes qu'elle se pose peut-on inclure celles relatives à sa nature de femme, à son statut social de femme et parler de contenu féministe dans ce roman ?

R. J'attendais la question ! Le seul personnage que le féminisme intéresse dans ce roman, c'est Mortimer et il passe à côté de la question à cent milles à l'heure. Pour se venger de lui, Charlie lui prête une conduite odieuse envers sa femme, mais elle aussi se met le doigt dans l'oeil. Le féminisme, sur le plan théorique, passe souvent à côté de nos attentes lui aussi. *Miss Charlie* pourrait bien refléter l'incompréhension générale qui règne de part et d'autre. Mais le sujet ne m'intéresse pas au point d'en faire le thème d'un roman. Des questions *plus* pressantes assaillent Charlie . . . Elle tire assez bien son épingle du jeu et . . . je lui laisse le dernier mot.

Q. Nous venons, Suzanne Paradis, de parler de votre oeuvre de création. Nous savons que vous exercez depuis plusieurs années, de diverses façons, le métier de critique littéraire ; quelle place, quelle importance accordez-vous à la critique littéraire ?

R. C'est une approche littéraire fascinante. J'entre dans une oeuvre littéraire comme chez moi, je trouve à qui parler au moment où la solitude et le silence ne font plus le poids. C'est un lieu de jouissance et de possession. Je ne m'engage pas à être fidèle à une oeuvre, à ne pas la « trahir », je m'engage à lui soutirer tout ce qu'elle peut offrir à ma convoitise. Comme créateur, je sais déjà que l'auteur souhaite une forme d'échange, de partage. Comme lecteur, j'accepte l'offrande. Le critique ne peut rendre compte que de ce qui l'atteint, le bouleverse ou le blesse dans

une oeuvre ; mais tant pis pour lui s'il traduit cela en cotes et en bons ou mauvais points, ou s'il a la manie des classements par ordre de mérite.

La critique est un complément essentiel à la création. Il permet à un créateur d'en rejoindre d'autres, de vivre en commun la grande fête des mots. Si jamais la création me laissait plus de liberté, je réaliserais un ou deux grands projets d'ordre critique, un sur la poésie, un autre sur le roman . . . Mon travail de critique n'est pas aussi considérable que je l'aurais souhaité. Beaucoup de facteurs interviennent : peu de chroniques disponibles, un manque d'intérêt au niveau de presque tous les journaux et revues, les conditions de travail incompatibles avec une véritable démarche critique : la dispersion, les chasses gardées . . . Au fond, j'exige autant d'espace et d'envergure pour la critique que pour la création elle-même.

Q. Comment exercez-vous votre fonction critique au sein du comité de rédaction de la revue *Estuaire* ?

R. Le rôle et la place de la critique sont considérables au niveau d'une revue de poésie comme *Estuaire*, revue ouverte à toutes les poésies et poètes, connus ou inconnus, d'ici ou d'ailleurs. Bien que cette critique se joue dans l'ombre des textes publiés, à travers les choix qu'il faut effectuer, elle commande une attention et une ouverture constantes à toutes les suggestions des poèmes qui nous sont proposés. C'est le fondement même de la revue et la base de sa crédibilité. Évidemment elle offre en plus l'avantage de vérifier à mesure ces choix et de les proposer au lecteur. Le risque d'erreur reste important, mais il ajoute du piquant à l'exercice de la critique.

Q. Que pense Suzanne Paradis, romancier, poète et critique du sort que la critique a réservé à ses oeuvres ?

R. Jusqu'ici la critique n'a pas accordé beaucoup d'attention à mes ouvrages, pas assez pour que je me fasse une idée de ce qu'elle y a vu, pas assez pour qu'elle se fasse une idée cohérente de ce que j'ai écrit. Dans ces conditions, il vaut mieux ne pas en parler.

L'auteur
en compagnie
de son fils
Olivier

